

CHAPITRE IX.

Des avantages de la solitude pour le cœur.

La paix de l'âme est dans ce monde le bonheur suprême. Ce bonheur, on peut le goûter dans la simplicité de son cœur si, en s'éloignant du tumulte du monde, on sait borner ses vœux et son ambition, se soumettre aux décrets du ciel, juger avec indulgence tout ce qui se passe autour de nous et se réjouir des harmonies de la nature, du mugissement des cascades, de la fraîcheur des bois et du soupir des vents.

Quelle sérénité dans nos sentiments quand les orages de la vie sont passés, quand tout ce qui nous attristait s'évanouit, quand autour de nous règne l'amitié, la paix, l'innocence et la liberté ! Alors même que le cœur est agité, on peut se plaire encore dans la solitude. Une douce mélancolie est préférable aux

jouissances terrestres, et une larme d'amour vaut mieux que l'univers entier.

Pour comprendre cette félicité de la solitude, il faut aimer à contempler les merveilles de la création, depuis ses beautés grandioses jusqu'à l'humble fleur des champs; il faut pouvoir jouir de tout ce qui agrandit l'âme, et de tout ce qui lui offre quelques riantes images. Ces jouissances n'appartiennent point exclusivement aux âmes fortes, aux imaginations ardentes, aux esprits d'une trempe vive et délicate; elles appartiennent aussi aux personnes d'un caractère froid, qui souvent accusent les autres d'exagérer l'expression de leurs sensations. Seulement, il faut pour celles-ci ménager les teintes et les effets de lumière; car, par la raison qu'elles sont moins frappées de ce qui est mal, elles sentent moins vivement aussi le beau et le bien.

Dans la solitude, une grande partie des jouissances du cœur vient de l'imagination. L'aspect d'une contrée pittoresque, le vert feuillage des bois, le murmure des eaux, le bruissement des arbres, le chant des oiseaux et les contours d'un horizon lointain absorbent souvent l'âme à tel point que toutes nos pensées deviennent autant de sensations. Notre âme s'émeut alors, et aspire à tous les sentiments honnêtes: c'est un des effets du magique pouvoir de l'imagination. Si tout ce qui nous environne est libre et paisible, l'imagination répand sur tout ce que nos regards embrassent des teintes riantes et un prestige charmant. Ah! quand on connaît la mélancolie philosophique qu'inspire la solitude, il est facile de renoncer aux plaisirs bruyants et aux assemblées tumultueuses. Les rocs escarpés, les ombres profondes des forêts, les points de vue attrayants ou majes-

teux excitent tour à tour en nous une sorte de crainte religieuse ou un doux transport. La douleur se dissipe peu à peu dans ces graves ou riantes émotions et se change en une paisible rêverie. La solitude et le silence de la nature font ressortir chacun des objets qui fixent notre attention; notre sensibilité est plus vive, notre surprise plus grande et notre plaisir plus profond.

Je connaissais depuis longtemps quelques unes des plus magnifiques beautés de la nature, lorsque je vis pour la première fois un jardin anglais près de Hanovre, et un autre près de Marienwerder; j'ignorais encore l'art de transformer par une sorte de création des collines sablonneuses en un frais paysage; cet art admirable réveille dans le cœur de celui qui a conservé le goût des charmes de la nature, toutes les jouissances que la solitude et la paix des champs peuvent procurer. Je ne me rappelle jamais sans un sentiment de reconnaissance le jour où j'entrai dans le jardin de mon défunt ami M. Hinuber. Je venais d'arriver à Hanovre, j'éprouvais un amer regret d'être éloigné de ma patrie, et ce jour-là j'oubliai mes regrets et ma patrie.

Je ne savais pas qu'il fût possible de représenter dans un espace aussi restreint la variété charmante et la noble simplicité de la nature. Une telle conception est née d'un pur et délicat sentiment des beautés de la nature, et des effets qu'une chaste imagination produit sur le cœur. Hirschfeld, ce philosophe aimable et attrayant, ce grand peintre de la nature, est le premier qui ait fait connaître en Allemagne les jardins anglais, et il a rendu par là un remarquable service à ses compatriotes.

Il existe encore çà et là des jardins moitié anglais,

moitié allemands, dont la bizarre distribution nous fait sourire de pitié; mais ils peuvent être pour nous un objet de comparaison avantageux. Comment garder son sérieux en voyant ces forêts de peupliers qui suffiraient à peine à chauffer un poêle pendant une journée, ces espèces de taupinières qu'on décore du nom de montagnes, ces ménageries qui renferment des animaux sauvages et apprivoisés peints sur des feuilles de fer-blanc, ces ponts jetés sur des rivières qu'une couple de poulets mettrait à sec, et ces poissons de bois dans des canaux que l'on remplit d'eau chaque matin au moyen d'une pompe? Un tel travail est certainement pire que ce qui était produit jadis par le mauvais goût de nos ancêtres. Mais si, dans le jardin de M. Hinuber, j'éprouve à chaque regard une pensée pieuse; si chaque point de vue émeut; si de chaque côté je découvre une nouvelle scène; si enfin je ne suis jamais allé là sans que mon cœur s'y sentit soulagé, irai-je examiner si tous ces massifs d'arbres pourraient être disposés autrement, et les froides plaisanteries des gens qui ne se lassent pas de vanter leur goût particulier? diminueront-elles le plaisir que je goûte dans une telle enceinte.

Partout où nous découvrons une image de repos, soit par une œuvre de l'art, soit par une création de la nature, elle répand le calme dans notre esprit, et c'est un bienfait que nous devons à l'imagination. Si de toutes parts une douce paix s'offre à moi sous les formes les plus agréables; si un séjour champêtre absorbe mes facultés et réprime les pensées qui pourraient m'affliger; si le charme de la solitude maîtrise peu à peu mon âme, et n'y laisse entrer que des idées de bienveillance, d'amour et de satisfaction, je dois remercier Dieu de m'avoir doué de cette imagination,

qui souvent, à la vérité, jette le trouble dans mon existence, mais qui du moins me fait trouver dans la solitude un asile auquel je m'attache et d'où je contemple avec plus de tranquillité la tempête à laquelle je viens d'échapper (1).

La solitude, a dit un célèbre écrivain anglais, inspire une certaine terreur au premier abord, parce que tout ce qui entraîne avec soi l'idée de la privation est effrayant, et par là même sublime, comme le vide, l'obscurité, le silence. En Suisse, et notamment aux environs de Berne, les Alpes, vues de loin, offrent un tableau d'une incroyable magnificence; de près elles ne présentent à l'âme que des images terribles, mais magnifiques. A une certaine distance, lorsqu'on voit s'élever devant soi ces masses gigantesques, échelonnées l'une sur l'autre, on est frappé de cette grandeur qui se rapproche de l'infini; l'éclat étincelant de cette chaîne de rocs tempère l'impression saisissante que ses proportions doivent faire sur nous, et lui donne un aspect plus agréable qu'effrayant; mais on ne peut s'approcher pour la première fois des Alpes sans éprouver une sorte de frisson involontaire. On con-

(1) Un écrivain moderne français a dit: « Il n'est point d'être sensible qui n'ait goûté dans la solitude les instants délicieux où l'homme, écartant les prestiges du mensonge, rentre dans son propre cœur pour y chercher les étincelles de la vérité. Quel plaisir, après avoir été ballotté pendant quelque temps sur la mer de ce monde, de se retirer sur un rocher paisible, pour y considérer en sûreté les tempêtes et les naufrages qui s'y succèdent! Heureux celui qui peut alors oublier un instant les vains préjugés dont son âme est remplie! Les misères de l'humanité disparaissent à ses yeux, l'auguste vérité remplit son cœur d'une joie pure. Ce n'est que dans ces instants et dans ceux qui précèdent la mort que l'homme peut apprendre ce qu'il est sur la terre, et ce que la terre est pour lui. »

temple avec frayeur ces glaces éternelles, ces abîmes béants, ces gouffres ténébreux, les torrents qui se précipitent du haut des montagnes, les noires forêts de sapin qui en recouvrent les flancs et les rocs, que le temps a détachés de leur cime, et précipités au bord de la vallée. Comme mon cœur battait quand, pour la première fois, je gravis un sentier tortueux qui me conduisait vers ces déserts ! De nouvelles montagnes s'élevaient sans cesse au-dessus de moi, et la mort me menaçait à chaque pas ; mais aussi quelle exaltation d'esprit on éprouve lorsque, seul au milieu de ces grandes scènes de la nature, on en vient à songer au néant des grandeurs humaines et à la faiblesse des rois !

L'histoire de la Suisse nous prouve que les habitants de ces montagnes ne sont pas des hommes d'une trempe ordinaire. La hardiesse est innée dans leur cœur, la liberté donne des ailes à leurs pensées ; ils foulent aux pieds la tyrannie et les tyrans. Tous les Suisses pourtant ne sont pas libres ; mais tous sont enthousiastes de la liberté, chérissent leur patrie, et remercient Dieu de la tranquillité dont ils jouissent à l'ombre de leurs vignes ou de leurs forêts.

Les districts les plus sauvages des Alpes, de la Suisse, sont habités par des hommes rudes, mais généreux ; un ciel sévère leur donne des formes agrestes, mais la vie pastorale adoucit leur caractère. Un Anglais a dit que celui qui n'a jamais entendu résonner la foudre dans les Alpes, ne peut avoir une idée du fracas qu'elle produit en retentissant sur tous les points de l'horizon. Aussi les gens de ces montagnes, qui n'ont jamais vu de plus belles maisons que leurs cabanes, ni d'autres contrées que la leur, regardent-ils le reste du monde comme une terre

qui présente le même caractère sauvage et qui est traversée par les mêmes tempêtes.

Mais de même qu'après un orage, le ciel s'est rasséréné peu à peu, de même dans la tête et dans le cœur du Suisse, la douceur succède à l'emportement, et la générosité à la fureur. C'est ce que je puis démontrer facilement par des faits.

Un de ces enfants des Alpes, le général Reding, né dans le canton de Schwitz, était entré dès sa jeunesse dans les gardes suisses, au service des rois de France, et il y avait acquis le grade de lieutenant-général ; le séjour de Paris et de Versailles ne l'avait point changé : il était toujours Suisse. Les nouveaux règlements auxquels la cour de France voulut astreindre, en 1764, les compagnies helvétiques, excita dans le canton de Schwitz un vif mécontentement. On disait que ce règlement attentait aux anciens privilèges, et l'on rendait le général Reding responsable de cet acte. Dans ce même temps, madame Reding, qui habitait le pays, y faisait des recrues ; mais tout le monde se révoltait en entendant battre le tambour français, et le magistrat, craignant que l'irritation du peuple n'entraînât quelques désordres, défendit à madame Reding de continuer ses levées. Mais elle demanda que cet ordre lui fût signifié par écrit, et les magistrats n'ayant pas osé rompre si ouvertement avec la France, elle agit comme si nulle défense ne lui avait été notifiée. Cette hardiesse augmenta l'animosité des habitants du canton. On convoqua une assemblée pour délibérer sur ce qui se passait, et madame Reding fut sommée de comparaitre devant cette assemblée. Le tambour, dit-elle, ne cessera de battre que lorsque vous m'aurez donné un écrit qui justifie mon mari à la cour, s'il ne parvient pas à

compléter ses recrues. On accéda à sa demande, et l'on enjoignit au général de défendre les intérêts de la patrie auprès du gouvernement français. Après avoir pris cette mesure, les habitants de Schwitz s'attendaient à recevoir des nouvelles favorables de Paris; mais ils furent trompés dans leur espoir. Alors ceux qui avaient quelque autorité, ne gardant plus aucune réserve, déclarèrent de tous côtés que le nouveau règlement mettait en péril la religion et la liberté. Le mécontentement général se changea aussitôt en fureur. On convoqua une nouvelle assemblée où l'on prit la résolution de ne fournir désormais aucune troupe au roi de France. Le traité de 1715 fut arraché des registres publics, et l'ordre fut intimé au général Reding de rentrer immédiatement en Suisse avec ses soldats, sous peine d'être exilé à perpétuité. Reding obtint du roi un congé pour lui et les siens, et s'en revint dans son pays. Il entra dans Schwitz à la tête de ses compagnies, tambour battant et enseignes déployées. Arrivé à l'église, il déposa son étendard devant le maître-autel, s'agenouilla, rendit grâces à Dieu; puis, prenant congé de ses soldats, qui pleuraient en se séparant de lui, il leur donna la solde qui leur était due, et leur fit présent de leurs armes et de leurs habits. Les Suisses étaient dès ce moment maîtres de cet homme, que l'on regardait comme un traître, que l'on accusait d'avoir soutenu le nouveau règlement de Versailles, et d'avoir par là porté un coup funeste à son pays. Reding fut sommé de rendre compte de sa conduite devant les États assemblés. Il savait que dans une pareille circonstance toute éloquence échouerait contre les préventions populaires; il se contenta de dire brièvement et sèchement que tout le monde connais-

sait la manière dont toutes les choses s'étaient passées, et qu'il ne pouvait être blâmé ni de la promulgation du nouveau règlement ni du congé qu'il avait reçu. Le traître ne veut donc pas avouer son crime! s'écrièrent quelques furieux; qu'on le pendre à l'arbre le plus proche, qu'on le mette en pièces! Et ces cris de rage furent répétés par un grand nombre de spectateurs. Cependant Reding restait calme et paisible. Une troupe de paysans, plus ardents que les autres, montèrent sur la tribune, où il se tenait debout près des magistrats. Il pleuvait; un jeune homme éleva un parapluie sur la tête de Reding, qui était son parrain. Un paysan brisa ce parapluie avec fureur en s'écriant: Que le scélérat se tienne à découvert! La même rage s'empara du jeune homme: Ah! dit-il, je ne savais pas que mon parrain eût trahi son pays. S'il en est ainsi, donnez-moi une corde que je l'étrangle. Les membres du conseil se réunissent en cercle autour du général, et le conjurent, les mains jointes, de reconnaître qu'il ne s'est pas opposé assez fortement aux innovations de Versailles, et de sauver sa vie en offrant ses biens pour réparer la faute qu'il a commise. Reding sort du cercle d'un air grave et imposant, et demande le silence. Tout le monde s'attend à un aveu, et plusieurs assistants se réjouissent de pouvoir pardonner. « Mes chers compatriotes, dit le général, vous savez que j'ai servi le roi de France pendant quarante-deux ans. Vous savez, et plusieurs d'entre vous en ont été témoins, combien de fois j'ai marché au-devant de l'ennemi et comment je me suis conduit dans mainte bataille. J'ai regardé chacun de ces jours de combat comme pouvant être le dernier de ma vie. Eh bien! je vous déclare ici à la face du ciel qui voit tout, qui

m'entend et qui est votre juge à tous, que jamais je ne m'avançai contre l'ennemi avec une conscience plus pure que celle avec laquelle je marcherai aujourd'hui à la mort si vous m'y condamnez, parce que je ne veux pas me reconnaître coupable d'un crime que je n'ai point commis.» La dignité qu'il mit dans ses paroles, l'éclatante sincérité qui se peignit sur ses traits, calmèrent l'assemblée, et il fut sauvé. Quelques jours après, il quitta le canton avec son épouse. Elle entra dans un couvent de religieuses à Uri, et lui passa deux années dans une retraite profonde. Cependant les préventions de ses compatriotes s'apaisèrent. Il revint au milieu d'eux et paya leur ingratitude par d'importants services. Chacun reconnut son intégrité, et, pour le dédommager de l'injustice qu'il avait subie, on le nomma *landammann*, c'est-à-dire premier magistrat du canton, et trois fois de suite il fut, chose rare, maintenu par l'élection du peuple dans cette dignité.

Tel est l'habitant des Alpes et de la Suisse. Par l'effet de la solitude et de l'imagination, son caractère tour à tour violent et tendre présente les mêmes vicissitudes que le climat sous lequel il vit.

Si l'aspect continuel d'une nature sauvage donne aux Suisses une apparente grossièreté, ils doivent à cette même nature cette douceur, cette bonté d'âme que le calme des champs et la contemplation des riantes beautés de la création donnent aux hommes de tous les pays. Des Anglais ont dit qu'en Suisse la nature est trop grande et trop majestueuse pour que le pinceau le plus habile puisse la reproduire fidèlement. Mais quelle jouissance on éprouve sur ces coteaux romantiques, dans ces fraîches vallées, au bord de ces lacs limpides! C'est là qu'on peut observer la

nature de près; c'est là qu'elle se montre dans toute sa grâce et toute sa splendeur. Si la vue de ces forêts helvétiques, où s'élèvent le chêne et le sapin majestueux, ne vous satisfait pas, non loin de là vous pouvez trouver le myrte au léger feuillage, l'amandier, le jasmin, le grenadier et les collines revêtues de pampre. Dans aucun pays du monde la nature n'est plus variée qu'en Suisse, et c'est le délicieux paysage de Zurich qui a inspiré à Gessner ses idylles mélodieuses.

Une nature grandiose agite le cœur, l'élève et l'enflamme. Elle émeut plus parfaitement l'imagination qu'un riant paysage, de même que la nuit nous offre un spectacle plus imposant et plus solennel que le jour. Quand on vient de Frascati, le long des bords du lac de Nemi, que des montagnes et des forêts environnent de tous côtés, et dont les vents ne sillonnent jamais la paisible surface, on dit avec le poète anglais : La noire mélancolie réside ici dans le silence de la mort et dans un effrayant repos; son image attriste la nature, ternit l'éclat des fleurs et flétrit le vert feuillage. Mais quelle sérénité et quelle douce joie on éprouve quand du jardin des Capucins, près d'Albano, on voit devant soi le lac paisible avec les montagnes et les forêts qui l'entourent et le château de Gandolfo! D'un côté, Frascati et ses maisons de campagne; de l'autre, la jolie ville d'Albano, le village et le château de la Riccia avec leurs coteaux couverts de vignes; plus loin, les larges plaines de la Campanie, où s'élève Rome, l'antique maîtresse du monde, et à l'horizon les hauteurs de Tivoli, les Apennins et la mer Méditerranée.

C'est ainsi que des points de vue sauvages ou riants exercent une vive action sur le cœur. Les uns inspi-

rent un sentiment d'effroi; les autres font naître en nous d'agréables sensations. Mais tous élargissent la sphère de notre existence, et nous donnent une plus grande jouissance de nous-mêmes.

Pour éprouver ces nobles sensations, il n'est cependant pas nécessaire de parcourir les sites solitaires de la Suisse et de l'Italie. Sans s'en aller, comme le poète Kleist, le long des montagnes, à la recherche des inspirations poétiques, on peut très bien ressentir l'influence que la nature exerce sur le cœur et l'imagination. Si l'esprit qui essaie de comprendre, de mesurer l'espace, ne se perd pas dans le vague de l'immensité; si, dans une ardente émotion, on n'en vient pas à s'imaginer qu'on est le maître de la terre, qu'on possède la faculté de créer et de détruire; si l'on n'a pas, comme Lavater et Rousseau, de merveilleuses visions, l'aspect d'un frais paysage, la pureté de l'air, l'azur du ciel, nous causent un bien-être moral qui nous fait paraître le chemin trop court (1). L'éloignement de tout ce qui nous rappelle notre dépendance, notre emploi de chaque jour et nos occupations obligées, nous donnent une hardiessé de pensée, une ardeur d'imagination qui ravivent l'esprit et enchantent le cœur.

Avec une imagination jeune et riante, on peut se

(1) Un jeune Hanovrien était en proie, depuis plusieurs années, à une profonde hypochondrie. Il souffrait d'une maladie de foie qui menaçait de devenir mortelle. J'essayai en vain de le soulager, et d'autres médecins ne réussirent pas mieux que moi. Un jour, ce jeune homme vint me trouver, et me dit de lui prescrire tout ce qui me paraîtrait convenable, qu'il suivrait, sans aucune restriction, mes avis. Je lui conseillai de se rendre aux eaux de Pfeffersbad, dans le canton des Grisons, et d'y vivre à la manière des habitants de ce pays. Il partit

trouver plus heureux dans une prison obscure qu'on ne le serait sans imagination dans la plus belle contrée. Mais sans être doué de cet heureux don de la nature, on peut encore, dans le calme de la vie champêtre et à l'aspect des travaux rustiques, éprouver les plus pures jouissances du cœur. Qui n'a reconnu, dans certains moments d'ennui, le magique pouvoir des plaisirs du paysan, et le bonheur qu'on goûte à partager sa franche gaieté? Avec quelle franche cordialité on lui tend la main! avec quelle sympathie on écoute ses discours naïfs! Tout ce qui nous entoure alors devient intéressant et attrayant pour nous; nos penchants secrets s'épurent, s'améliorent par cette douce influence. Il est encore à la campagne des joies réelles pour celui qui n'en trouve plus à la ville.

En revenant dans sa patrie, après de longs voyages, Bernardin de Saint-Pierre s'exprime ainsi: « Ce n'est qu'à la campagne qu'on jouit des biens du cœur, de soi-même, de sa femme, de ses enfants, de ses amis. En tout, la campagne me semble préférable aux villes; l'air y est pur, la vue riante, le marcher doux, le vivre facile, les mœurs simples et les hommes meilleurs. Les passions s'y développent sans nuire à personne. Celui qui aime la liberté n'y

aussitôt, et suivit pendant deux mois le régime le plus sévère. Ce régime fit éclater sur son corps une irruption brûlante. Le malade se trouva perclus de tous ses membres, et il ne pouvait se mouvoir sans douleur. Mais à peine cette crise fut-elle terminée, qu'il recouvra la santé. Il se mit à parcourir les montagnes de la Suisse, il visita une partie de l'Italie, et s'en revint à Hanovre parfaitement gai et dispos. En me racontant l'effet que les bains avaient produit sur lui, il se servait d'une expression que je n'ai pu oublier: « Chaque pas que je faisais, disait-il, me semblaît trop court. »

dépend que du ciel. L'avare en reçoit des présents toujours renouvelés ; le guerrier s'y livre à la chasse ; le voluptueux y place ses jardins , et le philosophe y trouve à méditer sans sortir de chez lui. » Ailleurs il dit : « Je préférerais de toutes les campagnes celle de mon pays , non pas parce qu'elle est belle , mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché , je ne sais quoi d'attendrissant , qu'aucune fortune ne saurait donner , et qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jours du premier âge , ces jours de plaisirs , sans prévoyance et sans amertume ? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix , à recevoir ses coups de bec , à sentir dans mes mains palpiter son cœur et frissonner ses plumes ! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé , où tout parut aimable , et les prairies où il courut , et le verger qu'il ravagea ! »

Ces sentiments gravent à jamais dans notre cœur le souvenir de notre séjour à la campagne , de ces jours heureux où nous parcourions les sites solitaires de la terre natale. Aussi , à tout âge , dans chaque pays , au simple aspect d'un arbre vert , dans la liberté et le calme des champs , notre âme sera tendrement émue , et nous nous écrierons avec l'orateur sacré : « Qu'il est heureux le mortel sage qui sait jouir paisiblement d'une dignité indépendante de tout ce qui l'entoure ! Ah ! combien le calme qu'il goûte est préférable au vain éclat et au tumulte du monde ! Combien de nobles et généreux sentiments se développent dans la retraite , qui , dans le tourbillon des affaires , resteraient cachés au fond de l'âme ! »

O mon cher Zollikofer , j'ai compris à la campagne ,

au sein de la vie domestique , ces vérités que tu proclamais à Leipzig du haut de la chaire , ces vérités que tu ne puisais point dans les froids axiomes de la théologie , mais dans la sensibilité de ton cœur. J'ai reconnu , comme tu nous le disais , que l'homme d'affaires peut oublier dans la solitude les soucis qui l'agitent ; que s'il ne parvient pas à les bannir entièrement , il peut les déposer dans le sein d'un ami ; que son cœur consolé s'ouvre alors à l'espérance , que son visage s'épanouit , et que ses chagrins s'éloignent jusqu'à ce qu'il ait recueilli assez de forces pour les supporter ou pour y trouver un remède. J'ai vu le savant se dérober à ses laborieuses recherches , sortir du labyrinthe où l'étude le conduisait , et découvrir dans l'innocente simplicité des siens plus de calme et de vérité , plus d'aliment pour son esprit et pour son cœur que dans toutes les profondeurs de l'art et de la science. C'est dans ce cercle intime que chacun trouve les suffrages qu'il mérite , et obtient l'approbation des personnes dont il tient à posséder l'estime ; c'est là que l'âme affligée reprend une nouvelle vigueur ; que l'esprit qui s'égare apprend à rentrer dans la bonne voie ; que le caractère indolent se réveille de sa léthargie ; c'est là que nos inquiétudes se calment , et qu'une vraie satisfaction rentre peu à peu dans notre sein.

Parfois la tranquillité des champs , la contemplation de la nature , nous conduisent à une vague mélancolie ; alors les joies bruyantes n'ont plus pour nous aucun attrait , mais nous n'en goûtons que mieux le charme du repos et de la solitude. Ce *far niente* des Italiens , qui , sous un ciel splendide , sont pauvres sans être misérables , n'est pas sans avantage pour le cœur ; ils trouvent une ample compensation